

Trahir, dit-elle

TransLittérature, n° 27, été 2004

Marie-Claire Pasquier

Sylvie Durastanti
Eloge de la trahison : Notes du traducteur
Le Passage, 2002

« Éloge de la trahison ». On se souvient des *Confessions d'un traître : Essai sur la traduction*, d'Albert Bensoussan, en 1995. Tout récemment, le *Bréviaire d'un traducteur*, de Carlos Batista, chez Arléa, était divisé en quatre chapitres : « L'art d'aimer », « L'art de trahir », « L'art de séduire », « L'art de fuir ». Oui, « trahir » faisait pour lui partie des « quatz'arts ». Nous voici aujourd'hui devant un essai placé lui aussi sous le signe de la trahison. Sylvie Durastanti nous apprend qu'elle est partie d'un article publié par la revue *L'Âne* il y a une dizaine d'années. Depuis, dit-elle, sa pratique a changé, et un épilogue d'une vingtaine de pages témoigne de son expérience plus récente du sur-titrage d'opéra, tâche qui visiblement la passionne, avec ses contraintes techniques, sa confrontation au spectacle vivant, sa soumission aux exigences d'un metteur en scène : « J'ai émigré dans le temps du spectacle, dans l'improvisation permanente, et de la ponctualité absolue, à l'instant où le rideau se lève. »

Avec *L'Éloge de la trahison* proprement dit, Sylvie Durastanti nous entraîne dans une réflexion d'une belle liberté d'allure et de ton où nous avons plaisir à retrouver notre propre expérience, nos propres interrogations sur ce jeu perpétuel à qui perd gagne, dans l'amour fiévreux, né le plus souvent dès l'enfance, de la langue et des textes. Presque toujours nous avons envie de lui donner raison, ou de nous promener avec elle.

Trahisson, l'affaire est entendue : nous serons toujours des agents doubles, « perpétuellement en porte-à-faux entre deux cultures louchant l'une vers l'autre ». Si l'écrivain est explorateur, le traducteur n'est que pirate, il « prend ce qu'il trouve ». En même temps,

dans le meilleur des cas (vocation, exigence, aspiration à la perfection), notre expérience est douloureuse, c'est « une expérience de dénuement, de misère, de manque, de privation, de perte. De séparation. De souffrance. De deuil. » D'ailleurs, l'essai le déclare d'entrée de jeu : « Traduire, c'est éprouver que les mots manquent. Continûment. Définitivement ». Mais Beckett invoqué souvent, et qui fut parfois lui-même traître à sa langue maternelle, disait bien que l'écrivain est celui qui cherche ses mots. Il n'y a pas lieu de se décourager. Nous avons fini par comprendre que l'injonction aporétique « on ne peut pas traduire — il faut traduire » sera notre lot. Et nous serions d'une grande mauvaise foi si nous voulions nous faire plaindre. Car « oser traduire, c'est aussi effleurer un domaine particulièrement sensible et cuisant : celui du plaisir ».

Et pour décrire son travail, le nôtre, Sylvie Durastanti prend du plaisir (et nous en donne) à multiplier les métaphores empruntées aux domaines les plus divers. Est convoquée, naturellement, la couture : tissu de la langue, rapiécages, ravaudages, raccommodages, patron, apprêt ; mais aussi le théâtre (doublure, dramatisme, travestissement, jeter le masque), les architectures d'hier ou d'aujourd'hui (catacombe, nécropole, ville en ruine), la cuisine (soupe, ingrédients, recettes, remettre à sa sauce, lier le texte). Les métaphores aquatiques ou marines (eaux mêlées de la langue, cataracte, limpidité, fluidité, marée, brassage d'eaux vives, flot verbal opaque, planche de salut, dérive). Et puis l'anatomie (muscles, nerfs, chair), la médecine (langue à l'agonie, percluse d'idiotismes, saisie par la *rigor mortis*). Sans oublier la musique (conception « symphonique » de la traduction), les techniques du cinéma (prise de son direct, doublage en studio, bande-son, bruitage et rebruitage), la religion (le zaïmph sacré, le rideau voilant le saint des saints). L'auteur a un réel bonheur d'expression qui nous enchante et nous convainc lorsqu'elle évoque l'interprétation qui revient à « se frayer un passage dans la haute futaie du texte » et à déboucher parfois sur « d'imprévisibles trouées de sens. » Ou lorsque, décrivant la « polyvalence ramifiée à travers l'œuvre », elle voit les nœuds de sens se dénouer en « buissons de polypes, en ramifications de madrépores. »

Mais lire Sylvie Durastanti c'est aussi rencontrer une personne, et être confronté à son tempérament de va-t-en-guerre. Il faut voir avec quelle férocité ravageuse elle traite les mauvaises traductions, celles qui ne sont que « d'infâmes ragougnasses, de lamentables soupes », de « besogneuses écrivasseries », ou celles qui, à l'inverse, exhibent des « préciosités incongrues, des grâces frelatées ». Par ailleurs, on a du mal à la prendre tout à fait au sérieux

lorsqu'elle parle du « salaire de misère » ou de la « grotesque rétribution » des traducteurs littéraires. On a envie de lui rappeler que, depuis dix ans, les choses ont changé, tout de même. Elle n'aime pas trop Joyce et son « salmigondis bouillonnant ». Et elle est injuste avec Walter Benjamin, qu'elle choisit (pour se démarquer, il y a dix ans, de la mode ?) de ne pas lire au niveau où il situe sa réflexion poétique. Elle se moque un peu vite du « pur langage exilé de sa prime essence » (ce que Blanchot appelle, de son côté « la parole originaire »). Elle n'a pas lu, sans doute, le commentaire que fait Derrida de « La tâche du traducteur » dans « Des tours de Babel », sinon elle se montrerait plus prudente. Et elle cesserait de croire (de feindre de croire ?) qu'il ne s'agit, pour le traducteur, que de « rapetasser un sens perdu, morcelé, mais toujours déjà là, tapi derrière le texte ». Ou que Benjamin « prône un simple décalque d'un tour de langue, d'une forme, d'une syntaxe, sur une autre langue ». Elle se rappellerait que Proust, qu'elle admire, avait une intuition très proche lorsqu'il déclarait à la fin de son parcours (dans *Le Temps retrouvé*) : « Je m'apercevais que, pour exprimer ces impressions, pour écrire ce livre essentiel, le seul livre vrai, un écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer, puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur. » Et que, avant Proust, Victor Hugo déclarait déjà que « L'esprit humain est plus grand que tous les idiomes. Les langues n'en expriment pas toutes la même quantité. Chacune mise dans cette mer selon sa capacité. » Mais elle retombe sur ses pieds avec justesse lorsqu'elle remarque que la traduction « hésitera sûrement toujours entre l'acclimatation et l'excentricité. Elle est même acclimatation tempérée d'excentricité. » Voilà qui remet à sa place le sempiternel et vain débat (pour être polémique à notre tour) entre soi-disant sourciers et soi-disant ciblistes.

Même si Sylvie Durastanti n'a pas lu « Des tours de Babel », elle évoque, pour sa part, de façon drôle et inspirée (et totalement fantaisiste, prenant à contre-pied la tradition biblique à laquelle obéit toute l'iconographie des XVe et XVIe siècles), sa vision de la tour de Babel de Breughel « orgueilleuse ziggourat dressée au bord de mystérieux rivages ». Son idée, c'est que si la tour est en partie taillée dans le roc, c'est que cette tour n'en est pas une : « C'est un sommet, une montagne, un gigantesque roc évidé. Et ces petits hommes, qui font semblant d'y apporter chacun leur pierre, ne sont en fait que des troglodytes, qui se sont contentés d'évider avec acharnement une roche diversement veinée. » Voici donc le mythe revisité : « Le rêve de Babel, l'idéal d'une langue unique, s'appuie sur l'évidement des langues existantes, fouillées sans relâche jusqu'à livrer le secret enclos dans leur épaisseur obtuse. »

Le hasard a voulu qu'au moment de cette recension, la revue *FMR* fasse sa couverture de *La Tour de Babel* de Breughel l'Ancien, celle de 1563, conservée au musée de Vienne : celle-là même à laquelle se réfère Sylvie Durastanti. Dans ce numéro, *FMR* nous offre également une riche iconographie, et l'un des tout derniers textes de Borges (1986) intitulé « L'ombre de la tour ». Borges y cite intégralement le onzième chapitre de la Genèse, puis il le compare aux autres mythologies (hellène ou scandinave) pour conclure, à la Borges : « Il semblerait que l'univers préférât ne pas être compris ». À méditer, pour ces traîtres que nous sommes, avec notre rapport ambigu au secret, au dévoilement, voire, non sans délectation, à la supercherie.